



Musique brute

C'est qui change, cette année, c'est la place matériellement accordée à la musique au sein de la Biennale. On proposait hier un strapontin symbolique à quelques travailleurs de la matière sonore, et voilà qu'on ouvre grand une section à part entière baptisée : « Son et voix ». La mini-section musique ne disparaît pas, elle est « à côté », question d'organigramme sans doute ; ou simple référence due au défrichage accompli par l'Atelier de création radiophonique de France-Culture. A moins qu'il ne s'agisse d'une déclaration d'intention : sons et voix, c'est une manière d'annoncer que « le programme présenté n'obéit à aucun critère strictement musical, mais revendique plutôt les principes même de l'inachevé, du déconstruit, voire de l'emprunté, du brutal ou du primitif », comme le dit Monique Veaute, qui a conçu la section en liaison avec les services musicaux de France-Culture, coproducteurs de l'opération.

La trentaine d'artistes français ou étrangers invités entretiennent des rapports réguliers avec d'autres arts que la musique : « Beaucoup de plasticiens », dit Monique Veaute, s'intéressent à la musique, et de nombreux musiciens ont des liens

avec le monde des arts plastiques ». Elle a donc choisi d'accueillir avant tout des « formes ».

On verra d'un côté des « installations », comme celle que finit de mettre au point William Sorensen : un dispositif de trois cent mètres le long du boulevard Wilson, dans les jardins du Trocadéro, en cadeau de plein air offert aux passants qui aimeraient réveiller des sons.

Des pratiques multimédias

Ailleurs on suivra des « parcours sonores » conjugués avec des projections vidéo, des sculptures... Ici l'on rejoint d'emblée les pratiques multimédias également représentées : jazz en direct sur des images de films, ou performances attendues de ce groupe de punks berlinois qui trouvent leur matériau de musique dans les décharges des ferrailleurs et jouent du marteau-piqueur.

Tout commencera avec les pratiques d'« instruments étranges », tels ces tuyaux-gongs, sifflets à oiseaux, crécelles de fortune et autres cymbales que des Anglais casqués

feront tourner jusqu'à obtenir par exemple le fameux « cri du teureau » d'antiques cérémonies initiatiques. Et tout finira avec la création de *Ballets roses*, une partition plastique pour percussions et danse, spécialement écrite, et dessinée, par le compositeur Marc Monnet pour les élèves de douze écoles différentes.

Entre tant de sons mis en lumière, en espace, en exergue, et tant de machines à fabriquer le son exposées, manipulées à vue (avec ou sans filet, au-dedans ou au-dehors du Musée d'art moderne ?), on aura l'occasion d'aller écouter Martine Viard, sussurer, crier, chanter, hurler, rire, se taire, transformer ses cordes vocales en instruments de percussion, dispenser le désir et la folie muette, tour à tour la quiétude, l'angoisse, l'humour au long des *Récitations*, de Georges Aperghis. Ce marathon de la soliste (une soprano comédienne) est le premier de neuf prévus au chapitre des « pratiques vocales ».

A ce rayon-là des inventions ne figure qu'un seul artiste homme. Celle qui clôturera la série de ces récitals-spectacles s'appelle Diamanda Gallas et vient de Californie avec son « chant intraveineux ». Surprise en perspective. On remarquera, au fil des démonstrations que, du Japon à l'Amérique, en passant par l'Australie et la Grèce, les chercheurs frôlent souvent un retour pur et simple aux traditions des plus archaïques. La Biennale devrait-elle aussi inviter les esquimaux Inuits, des joueurs de gamelan balinaï, ou des groupes de Pygmées Akas ? Prévoir une extension « Références » en collaboration avec le Musée de l'homme ou celui des Arts et traditions populaires ?

MATHILDE LA BARDONNIE.

6 usnole
30 septembre 1982
(3)

